

Isabella von Treskow, Universität Potsdam

La création culturelle et la promotion du savoir culturel au sein de l'université allemande : état actuel et propositions de réformes

Conférence donnée le 7 mai 2003

ECOLE DES SCIENCES POLITIQUES PARIS, Cycle franco-allemand, Nancy
Colloque Eurocosmos 2003 — « Redonner du sens au franco-allemand »

1. Introduction

« Redonner du sens au franco-allemand » – cela veut dire : aller à la recherche d'un sens perdu ou en voie de perdition, et positivement: vouloir trouver un nouveau sens aux relations franco-allemandes en phase avec le contexte politique, culturel et social d'aujourd'hui. En tant qu'universitaire enseignant la littérature française aux étudiants allemands, je tiens à parler de la place que la littérature et la culture occupent dans l'enseignement des Lettres modernes françaises dans les facultés de Lettres en Allemagne.

Je donnerai d'abord un aperçu rapide de l'histoire et de l'héritage de la Romanistik en Allemagne ; j'analyserai ensuite la situation actuelle des programmes d'enseignement et des attentes des étudiants pour enfin proposer quelques idées pour un renouvellement de l'enseignement universitaire dans l'objectif de relancer et d'intensifier la coopération culturelle franco-allemande.

2. La « Romanistik » – L'histoire et l'héritage

L'histoire de la réconciliation franco-allemande est aussi l'histoire de la reprise et du renforcement de la « Romanistik » telle qu'elle a été conçue au 19^e siècle et telle qu'elle a été pratiquée durant la première moitié du 20^e siècle. La Romanistik était au départ mais aussi pendant l'entre-deux-guerres, pendant la deuxième guerre mondiale et jusqu'aux années soixante une discipline philologique qui

réunissait l'étude de la langue et l'étude littéraire, où l'on pratiquait donc la recherche approfondie à la fois des langues et de la littérature. Les langues « romanes » ont été définies par leur descendance du latin. Rentrent alors dans l'échantillon linguistique aussi bien le français, l'espagnol, le portugais, le roumain et l'italien que le catalan, le ladin, l'occitan et autres langues régionales. Au niveau de l'analyse des textes, leur interprétation était pour les érudits de cette époque, surtout pendant la période entre 1918 et 1945, intimement liée à une expérience individuelle de la littérature et à travers la littérature à une expérience existentielle. Le travail de recherche littéraire remplissait entre autres une fonction de soutien moral ce qui d'ailleurs correspondait à l'esprit intellectuel de toute une génération de chercheurs.¹

Quelle expérience ? On cherchait à travers les textes l'expression d'une culture différente de sa propre culture, c'est à dire la culture allemande. Rappelons la place centrale que la littérature française occupe dans l'histoire de la Romanistik allemande, une place qui s'explique entre autres par son fondateur Friedrich Christian Diez, né en 1794, qui était un érudit de littérature française, en particulier de littérature médiévale. N'oublions pas non plus le contexte du romantisme du 19^e siècle qui accompagnait la naissance de cette philologie (évolution des nations et du nationalisme d'un côté, la souffrance des penseurs et érudits par rapport à leurs propres temps, l'idéalisation des civilisations lointaines en temps et en espace). Tous ces éléments expliquent en effet pourquoi les intérêts des romanistes furent imprégnés par le « désir de l'altérité »², par la nostalgie de l'Autre, par l'envie de connaître un monde intellectuel et sentimental différent du monde germanique. Le but était de comprendre la civilisation française dans toute sa profondeur et d'en saisir toutes les nuances. D'une part, les Lettres françaises étaient privilégiées dans les instituts de Romanistik grâce à l'importance des relations politiques franco-allemandes et grâce aussi au nombre important

¹ cf. Hans-Ulrich Gumbrecht : *Vom Leben und Streben der großen Romanisten*. Karl Vossler, Ernst Robert Curtius, Leo Spitzer, Erich Auerbach, Werner Krauss. München 2002. p. 18-20.

² Gumbrecht : *Vom Leben und Streben der großen Romanisten*. 2002. p. 17.

d'étudiants. De plus les études littéraires formaient le cœur de l'enseignement supérieur.

3. La situation actuelle

La situation actuelle diffère de ce que je viens de décrire en deux points : d'abord, la baisse du nombre d'étudiants en Lettres françaises au profit d'étudiants en anglais, mais également, et ceci est plus intéressant, en espagnol. Ensuite, une diminution importante de l'intérêt des étudiants pour l'analyse des textes littéraires et l'étude systématique d'aspects culturels, et ceci surtout parmi les étudiants se dirigeant vers l'enseignement primaire et secondaire. En Allemagne, un étudiant choisit dès le début de ses études de préparer le Capes ou de préparer la Maîtrise en Lettres modernes. Les cours sont les mêmes, mais les examens différents. En général, environ 70% à 90% des étudiants se dirigent vers le Capes et 30% à 10% des étudiants vers une maîtrise. Beaucoup d'étudiants en filière de Capes, je dirais au moins la moitié des étudiants auxquels j'enseigne, ne voient pas l'intérêt d'aborder méthodiquement et en détail durant les cours en Lettres modernes des aspects culturels spécifiques, comme la création artistique, par exemple littéraire ou cinématographique, qu'il s'agisse des œuvres d'art anciennes ou contemporaines. C'est la langue comme outil de communication qui retient leur attention. Les étudiants en filière de maîtrise s'intéressent bien plus à l'enseignement de l'histoire culturelle, mais n'y voient souvent pas l'intérêt pour leurs futurs métiers – dont d'ailleurs ils ont des idées souvent très vagues. Il existe par conséquent un décalage important entre l'attente des étudiants et le programme de leurs études.

Pour mieux comprendre ce phénomène, voyons l'organisation de l'enseignement des Lettres françaises en Allemagne. Au sein des « Instituts de Romanistik » elles comportent des cours de didactique, de pédagogie et un nombre élevé de cours de langue (grammaire, traduction, phonétique/phonologie etc.), plus généralement trois parties : la « Sprachwissenschaft », littéralement la

« Science du langage », la « Literaturwissenschaft » ou bien « Literatur- und Medienwissenschaft » – où l'on étudie les textes littéraires depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours mais aussi le théâtre, le cinéma, parfois des pièces radiophoniques –, et troisièmement la « Landeskunde », parfois appelé « Landeskunde et Kulturwissenschaft », c'est à dire des cours de civilisation et d'histoire française, quelquefois l'histoire de l'art. Ces cours reposent souvent sur des extraits d'actualité provenant des médias et de la presse. Malheureusement, les cours de civilisation occupent souvent une place moins importante que le reste des programmes : ainsi, la « Landeskunde » est moins valorisée que la « Sprachwissenschaft » et la « Literaturwissenschaft » au niveau des coefficients attribués lors des examens. Il manque une réflexion de fond sur la culture au sens large et au sens étroit, sur les aspects sociologiques et anthropologiques de la production culturelle ou artistique, ainsi qu'une réflexion sur les différents moyens d'analyse des productions culturelles (à l'exemple des « cultural studies »). Ce n'est qu'en intégrant ces réflexions de base que l'on pourra réellement étudier les relations interculturelles entre l'Allemagne et la France ou l'Allemagne et d'autres pays francophones et analyser la politique culturelle des pays en question.

La Romanistik forme des professeurs de collège et de lycée, parfois des instituteurs, mais elle s'occupe peu des orientations professionnelles de tous ceux qui choisissent ces études sans vouloir se diriger vers l'enseignement. On leur propose une initiation à la recherche, mais seulement une infime partie des étudiants auront à la fin de leurs études l'envie et la possibilité de travailler dans ce domaine. Rares sont les universités qui offrent à leurs étudiants l'option d'une poursuite d'études plus ou moins comparables au DESS en vue d'une spécialisation par exemple dans le journalisme, l'édition, le management culturel ou d'autres domaines. Les quelques cours proposés au sein du cursus de lettres

françaises et abordant la question des orientations professionnelles possibles des étudiants sont régulièrement surchargés.³

Pour ce qui est des futurs professeurs, une partie des étudiants est de l'avis que l'on peut enseigner le français sans faire référence au patrimoine culturel de la France ou d'autres pays francophones. Des petites histoires donnant des exemples de grammaire ou expliquant quelques coutumes du pays, les textes rédigés pour les livres scolaires ou éventuellement des extraits littéraires leurs semblent suffisants. Ils apprécient les cours pratiques de la langue et les cours de civilisation qui résument la matière, c'est à dire l'histoire des biens culturels traitée de manière généraliste, mais estiment moins les cours en linguistique et les cours de littérature où l'on traite la matière (textes littéraires, pièces de théâtre, poésie etc.) de manière systématique et analytique, et où ils sont censés faire de la recherche poussée sur des sujets précis. Schématiquement parlant, le décalage entre l'importance accordée par les instituts de lettres romanes à la connaissance des créations artistiques et à l'initiation à la recherche et la dévalorisation de cette formation par les étudiants est assez considérable. La maîtrise d'une langue comme le français se trouve de plus en plus dissociée de l'intérêt pour la culture des communautés qui la parlent. La séparation entre langue et culture, qui domine déjà l'utilisation de l'anglais comme langue du commerce et de la politique, semble également contaminer le français. Cette tendance se trouve par ailleurs renforcée par le fait que les créations culturelles et artistiques apparaissent comme accessoires à la vie quotidienne, économique et politique.

La langue est un moyen de communication, certes. Mais pour connaître « l'état d'âme » d'un peuple ou d'une communauté différente de la sienne, il est nécessaire de comprendre sa culture au sens large et de par là ses créations culturelles.

J'aborde à présent la notion qui me semble essentielle dans ce développement : Car, pour saisir le sens de ces créations, il ne faut cependant pas partir de la création artistique en tant que produit isolé de son contexte. Il faut

³ Je donne moi-même actuellement un cours sur le secteur de l'édition, et ce cours est très apprécié par les étudiants bien qu'il ne compte pas pour leurs examens.

partir de l'Homme qui de tout temps a eu besoin de s'exprimer et de se définir par des créations artistiques. D'après tout de ce que l'on sait de la civilisation humaine, l'Homme en plus de la satisfaction de ses besoins vitaux a toujours eu besoin de s'exprimer de manière artistique. Le sens de la culture est par essence beaucoup plus difficile à cerner que d'autres besoins comme la sécurité, la santé etc. Toujours est-il qu'au cinéma, dans l'art plastique et la peinture, en littérature, en musique et dans la danse, l'Homme s'imagine soi-même. Il y assimile ses expériences et son passé, il s'y reflète dans sa relation au monde, il y réagit au temps présent et il s'y projète – er entwirft sich selbst.

Se mêlent donc dans la création culturelle la réalité et les désirs artistiquement transposés par les moyens propres à chaque médium. Or, la littérature a ceci de spécifique qu'elle « naît du médium le moins neutre, le plus chargé de significations et d'interdits qui soit, puisqu'il s'agit du langage »⁴, comme le dit Gilles Quinsat. Il s'y « formule à chaque fois le rapport de l'individu à la communauté et donc aux valeurs tant religieuses », morales et spirituelles, « que politiques qui meuvent celle-ci »⁵. Sans vouloir trop insister sur l'importance de la littérature, force est de constater que l'étude de textes littéraires étrangers est un lieu privilégié – de par l'étendue et la complexité de la matière – de la connaissance de l'Autre.

4. Formation à la connaissance culturelle et à la pratique des relations interculturelles

Ce bilan nous amène à nous interroger sur les possibilités de former des spécialistes des relations franco-allemandes au sein des facultés de Lettres en Allemagne. Pour ceci, il faudrait à mon avis renforcer l'étude des créations artistiques, c'est à dire redonner tout son sens à l'étude de la littérature, du théâtre, du cinéma etc. au sein du programme des Lettres modernes. Il faudrait accompagner cet enseignement par l'enseignement de la « Kulturwissenschaft »

⁴ Gilles Quinsat : « Avant-propos », in : *Grand Atlas des Littératures*, Paris 1990, p. 8-9, p.8.

⁵ *ibid.*

(des théories culturelles et l'histoire culturelle, des sciences humaines). Il faudrait d'autre part offrir tant que possible dès la première année d'études des cours portant sur les différents secteurs d'activités professionnelles accessibles aux étudiants en Lettres, entre autre des cours touchant aux rapports et initiatives franco-allemands.

D'autre part, l'étude de notre héritage culturel européen ne devrait pas se limiter aux programmes d'enseignements supérieurs mais aussi s'intégrer aux programmes scolaires. La culture au sens large constitue le fond-même de l'Europe, et une Europe élargie, forte intérieurement et extérieurement, demande la consolidation de l'idée de l'identité européenne culturelle.

J'ai donc trois propositions à faire : 1^{ère} proposition : L'instauration d'une nouvelle matière parmi les disciplines scolaires dans les écoles (collèges etc.) des pays de l'Union européenne, une matière que j'appellerai « Connaissance de l'Europe » ; en langue allemande : *Europa-Kunde*. L'objectif de la « Connaissance de l'Europe » serait de donner aux enfants dès l'école primaire les clés pour comprendre l'histoire de l'Europe, géographiquement et politiquement parlant. On y aborderait (en coopération avec les matières existantes telle « Geschichte » ou « Histoire-Géographie ») les différents pays européens, leur histoire et leur fond culturel commun, ce que les pays partagent et ce qui fait leur spécificité propre. Chaque élève pourrait par ailleurs approfondir ses connaissances par rapport à un ou deux pays précis. Un élève français pourrait par exemple se concentrer à l'intérieur de cette matière sur les rapports entre la France et l'Allemagne.

2^e proposition : L'intégration systématique de modules d'enseignement sur la politique culturelle française et allemande dans le programme d'études des Lettres françaises. La coopération culturelle franco-allemande nécessite des spécialistes connaissant la culture des deux pays ; et ces spécialistes devraient être formés, entre autre, via les études de Lettres françaises. Tant qu'on suppose la coopération culturelle franco-allemande être le moteur de l'Union européenne, il est indispensable de former de manière professionnelle des spécialistes culturels

des deux pays. A part l'Office franco-allemand pour la Jeunesse, très peu d'institutions et d'initiatives franco-allemandes sont connues par nos jeunes étudiants. Peu d'étudiants se voient travailler pour des institutions culturelles ou comme spécialistes franco-allemands au sein de grandes entreprises publiques ou privées. Il est temps d'offrir une perspective professionnelle dans le secteur culturel aux étudiants des départements de Lettres françaises sans pour autant – et j'insiste sur ce point – négliger l'initiation à la recherche. Par ailleurs, l'enseignement devrait aborder, comme je viens de le dire, la théorie de la création artistique et proposer une sorte d'études scientifiques de la production culturelle.

3^e proposition : L'intégration de la gestion culturelle aux programmes d'études. Il devrait être possible d'établir un pont entre l'université et les projets culturels actuels des deux pays. Pourquoi ne pas envisager des stages pratiques en commun, par exemple pour l'organisation d'expositions, la réalisation d'émissions de radio, l'organisation de rencontres littéraires ou d'autres manifestations culturelles. Ces stages pratiques devraient être accompagnés par les enseignants universitaires. Ceci sera plus facile à réaliser dans des régions voisines – la Sarre et la Lorraine, l'Alsace et le Baden – mais devrait également et à plus forte raison se faire entre des régions plus éloignées. Au lieu de créer de plus en plus de filières universitaires de troisième cycle de type « management culturel », il faudrait incorporer la gestion culturelle franco-allemande dans le cursus de la Romanistik (comme il se le fait par ex. à l'université de Saarbrücken dans la filière « Interkulturelle Kommunikation ») pour former des médiateurs possédant de véritables connaissances de l'histoire culturelle des deux pays, ayant acquis des bases de recherche scientifique mais sachant également mettre en œuvre ces connaissances dans le cadre de projets précis.

L'université sera le lieu qui permettra de dépasser l'idée courante de la normalité et de l'évidence des relations franco-allemandes. Par l'intégration de la théorie et de la pratique culturelle au sein de la Romanistik, on pourrait renouer le sens du culturel au sens de la langue, redonner de l'importance aux échanges culturels et insuffler un nouveau sens aux relations franco-allemandes qui

semblent trop souvent bien fonctionner seulement au niveau des contacts frontaliers ou au niveau d'une élite politico-culturelle « franco-allemande ». On y formerait enfin des experts franco-allemands conscients de la valeur de la création culturelle en tant que nécessité humaine, une valeur à soutenir et à promouvoir, puisque c'est la création artistique qui fournit à l'Homme un espace « virtuel » où il peut se refléter et repenser la réalité et où il peut se fusionner dans son universalité à travers le filtre de sa culture.